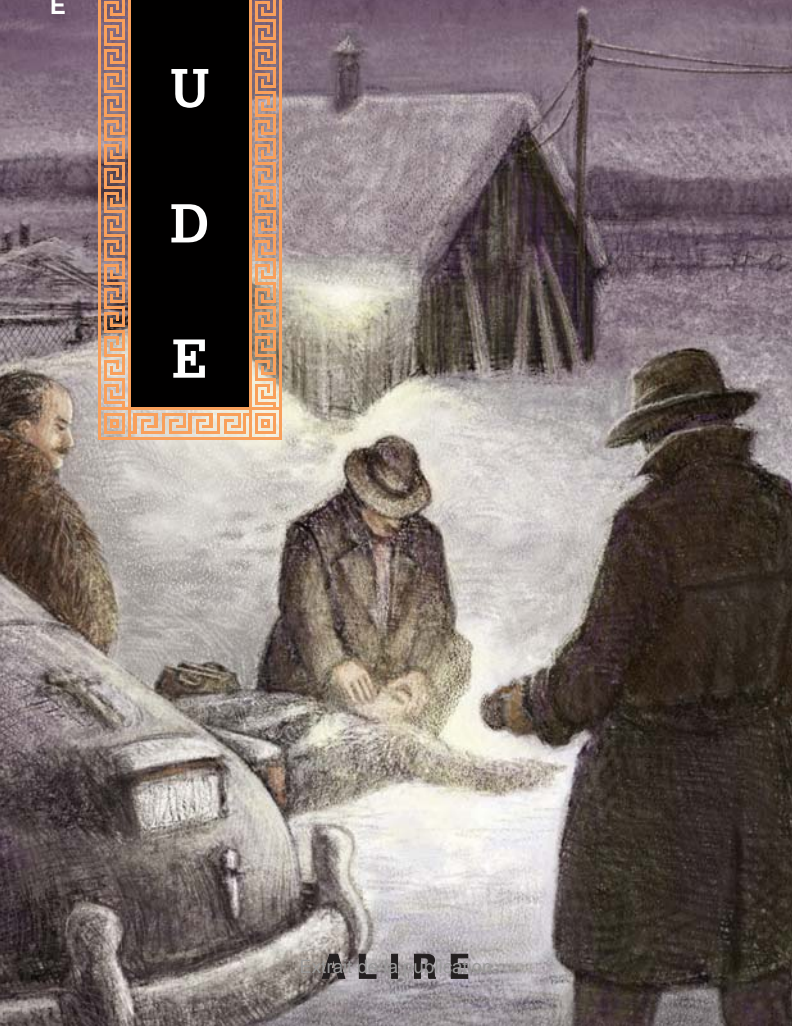


M
A
X
I
M
E

H
O
U
D
E

LE PRIX DU MENSONGE



ALIRE

À PROPOS DE MAXIME HOUDE...

« MAXIME HOUDE A UNE BONNE MAÎTRISE DE LA LANGUE AINSI QU'UN BON SENS DE LA NARRATION ET DU RYTHME. [...] ON SENT CHEZ CET AUTEUR UN RÉEL TALENT ROMANESQUE. »

Québec français

« RECONNAISSONS À MAXIME HOUDE UN SENS DU SUSPENSE MANIFESTE AINSI QUE LE DON DE CAMPER DES AMBIANCES TROUBLES, DE DONNER VIE À DES PERSONNAGES VIVANTS ET LES PLONGER DANS DES DILEMMES MORaux QUI NE LAISSENT PAS LE LECTEUR INDIFFÉRENT. DE TOUTE ÉVIDENCE, HOUDE A LE POTENTIEL DE DEVENIR RAPIDEMENT L'UN DES MAÎTRES DU GENRE CHEZ NOUS. »

Alibis

« [...] MAXIME HOUDE A UN BON SENS DU RYTHME ET LA FACILITÉ DU CONTEUR NATUREL. »

Le Nouvelliste

« SON GRAND TALENT RÉSIDE PRINCIPALEMENT DANS LES AMBIANCES QU'IL RÉUSSIT À CRÉER PAR SA PLUME ALERTE ET LES DIALOGUES TRUCULENTS QU'IL PERMET AU LECTEUR DE SE METTRE SOUS LA DENT. »

Le Droit

« D'UN LIVRE À L'AUTRE, LA MANIÈRE DE MAXIME HOUDE S'AFFINE ET SE RAFFINE [...]. »

Le Libraire

... DE *LA VOIX SUR LA MONTAGNE*...

« UN ROMAN POLICIER
DANS LA PLUS PURE TRADITION DU TERME. »

Le Droit

« SUSPENSE BIEN CONSTRUIT ET DOTÉ
D'UN HÉROS AU CARACTÈRE
DÉJÀ BIEN DÉFINI ET COHÉRENT,
LA VOIX SUR LA MONTAGNE MONTRE
EN SOMME QUE MAXIME HOUDE
PEUT DEVENIR L'UN DES QUELQUES BONS
AUTEURS QUÉBÉCOIS DE POLARS. »

Lettres québécoises

« UN BON DÉBUT POUR CE JEUNE ROMANCIER
DONT NOUS SUIVRONS AVEC INTÉRÊT
LES PRODUCTIONS ULTÉRIEURES. »

CFOU

« UN PREMIER ROMAN RÉUSSI ! »

Club Culture

... DE *LA MORT DANS L'ÂME*...

« LE STYLE DE MAXIME HOUDE S'AFFIRME
POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR. »

CISM

« MAXIME HOUDE NOUS A FAIT UN CADEAU :
UN PORTRAIT INTIMISTE, IMBRIQUÉ DANS UNE
ENQUÊTE POLICIÈRE TOUT À FAIT ÉMOUVANTE. »

Club Culture

« MENÉ D'UNE MAIN DE MAÎTRE,
CE ROMAN SE DESCEND D'UNE TRAITE,
COMME UNE RASADE DE WHISKY *SINGLE MALT*.
VOILÀ QUI AUGURE BIEN POUR LA POURSUITE
DE LA SÉRIE ET DE LA CARRIÈRE
DE CE JEUNE ROMANCIER TALENTUEUX. »

La Presse

... ET DU *SALAIRE DE LA HONTE*

« AVEC BEAUCOUP DE TALENT, L'AUTEUR
REMONTE LE TEMPS JUSQU'EN 1947
ET PLONGE LE LECTEUR AU CŒUR D'UNE INTRIGUE
POLICIÈRE TÉNÉBREUSE ET ENLEVANTE. »

Voir – Montréal

« UN BON POLAR DANS LE STYLE
MAINTENANT ÉTABLI DE MAXIME HOUDE. »

CISM

« [...] LE STYLE EST AGRÉABLE, LA PSYCHOLOGIE
DES PERSONNAGES EST BIEN VUE,
ET SI L'INTRIGUE EST RUDIMENTAIRE,
ELLE EST TRÈS EFFICACEMENT CAMPÉE :
N'EST-CE PAS LÀ TOUT CE QU'ON ATTEND
D'UN BON POLAR ? »

Nuit blanche

« LE TON, LE REGISTRE ET L'ATMOSPHÈRE,
POSSIBLEMENT LES PLUS GRANDES FORCES
DE HOUDE, SONT TOUJOURS BIEN PRÉSENTS
DANS CE ROMAN SANS FAILLE. »

Alibis

LE PRIX DU MENSONGE

DU MÊME AUTEUR

La Voix sur la montagne. Roman.

Beauport : Alire, Romans 035, 2000.

La Mort dans l'âme. Roman.

Beauport : Alire, Romans 053, 2002.

Le Salaire de la honte. Roman.

Lévis : Alire, Romans 071, 2003.

Le Prix du mensonge. Roman.

Lévis : Alire, Romans 084, 2005.

Le Poids des illusions. Roman.

Lévis : Alire, Romans 112, 2008.

LE PRIX DU MENSONGE

MAXIME HOUDE



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: NANCY ROBIDAS

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél.: 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch

Distributeur: OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél.: 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur: 41 (0) 26 467 55 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél.: 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél.: 418-835-4441 Fax: 418-838-4443

Courriel: info@alire.com

Internet: www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés**

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2005 ÉDITIONS ALIRE INC. & MAXIME HOUDE

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Extrait de la publication

À mon père

CHAPITRE 1

Rien n'avait changé dans ma rue quand je levai le store. Rien, sauf pour la neige. Une fine couche en recouvrait les pelouses et les voitures comme du glaçage recouvre un gâteau. Je contemplai le tout un moment, puis je fis ma toilette tandis que l'eau pour le café chauffait. Je déjeunai, fumai ma première Grads de la journée et me mis en route pour le bureau. La température avait baissé depuis la veille. La neige resterait là un bout de temps.

Rien n'avait changé non plus dans la petite salle d'attente. Les clients se faisaient toujours aussi rares, les magazines sur la table attendaient toujours qu'on les lise et la plante dans son coin ramassait toujours la poussière. Emma, assise à son bureau, avait le nez plongé dans le *Montréal-Matin*.

« Bonjour, je peux vous aider ? dit-elle sans interrompre sa lecture.

— C'est ton patron préféré. »

Elle leva ses grands yeux bruns sur moi le temps de faire :

« Oh. »

Je m'assis sur un coin du bureau.

« Qu'est-ce que tu lis de si captivant ?

— Le billet de Jeannette.

— Les communistes sont sur le point de s'emparer de la Tchécoslovaquie, et toi, tu lis le courrier de Jeannette ?

— Et alors ? C'est loin, la Tchécoslovaquie.

— Si Duplessis t'entendait... De quoi elle parle, ce matin ?

— De la place de l'homme dans la cuisine.

— Un autre sujet d'intérêt national. Qu'est-ce qu'elle en pense ?

— Selon elle, dit Emma en continuant sa lecture, il n'a pas d'affaire là. C'est le territoire de la femme. Elle le connaît comme sa poche – où sont rangés les ustensiles, les chaudrons...

— L'homme n'a pas d'affaire dans la cuisine, hum ?

— Pas selon Jeannette, non.

— Et s'il est célibataire, qu'est-ce qu'il fait ? demandai-je. Il se laisse mourir de faim ?

— Eh bien, il peut toujours chasser.

— C'est vrai. Ce n'est pas un problème, j'ai croisé trois orignaux en chemin. Toi, tu laisses entrer tes prétendants dans ta cuisine ? »

Emma déposa le journal et haussa un sourcil malicieux.

« Je ne les laisse entrer que dans une pièce.

— Laquelle ?

— Vous passerez chez moi, je vous la montrerai.

— Merci pour l'invitation, mais toutes les salles de bain se ressemblent. »

J'avais assez de cette conversation scintillante pour l'instant. Je passai la porte qui conduisait à mon bureau, ôtai mon pardessus et mon feutre et allai à la fenêtre. Quatre étages plus bas, rue Sainte-Catherine, la circulation était aussi fluide qu'une coulée de ciment, des coups de klaxon retentissaient toutes les deux secondes. Quelques flocons de neige suffisaient pour ralentir certains conducteurs et en rendre d'autres irritables.

J'entrouvris la fenêtre et balayai de la main la neige qui s'était accumulée sur la petite corniche en dessous. Puis je m'assis et écoutai l'horloge murale égrener son tic tac. Une autre journée palpitante s'annonçait.

À dix heures, Emma entra, ferma doucement la porte et s'adossa contre elle.

« Il y a une femme qui demande à vous parler.

— C'est à quel sujet ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être une représentante en produits de beauté. »

Je n'avais besoin ni de mascara ni de rouge à lèvres, mais j'étais prêt à écouter la dame pour briser la routine.

« Fais-la entrer », dis-je à Emma.

Elle ouvrit la porte et fit un pas de côté pour laisser passer la dame. La dame lui adressa un hochement de tête en guise de remerciement et s'avança dans mon pensoir. Au premier coup d'œil, elle avait trop de classe pour rendre visite à un modeste détective privé. Elle était enveloppée dans une sorte de châle noir qui lui descendait aux genoux et elle avait de hautes bottes en cuir noir aux pieds. Ses cheveux, ni bruns ni roux, tombaient sur ses épaules.

« Bonjour, madame... ?

— Coveleski. Kathryn Coveleski. »

Elle esquissa un sourire charmant. Mais je n'étais pas très impartial.

« Tiens donc, dis-je, je m'appelle aussi Coveleski.

— Le monde est petit.

— Minuscule. »

Elle embrassa de ses yeux bleu mauve le mobilier : le bureau, les deux chaises, les classeurs, le canapé sous la fenêtre et, dans un coin, le petit lavabo où je me rafraîchissais les jours de canicule.

« C'est charmant ici, dit-elle.

— C'est mon deuxième chez-moi.

— Vous ne m'invitez pas à m'asseoir, monsieur Coveleski ?

— Qu'est-ce que vous préférez ? La chaise ou le canapé ?

— Qu'est-ce que vous me recommandez ?

— La chaise.

— Je choisis la chaise, dans ce cas.

— Excellent choix. »

On s'assit l'un en face de l'autre, de chaque côté du bureau. Elle croisa les jambes, ajusta le châle sur ses genoux.

« La chaise vous convient-elle, madame Coveleski ?

— Oui, elle est très confortable. Merci. Dites-moi, il y a des clients qui s'assoient dans le canapé ou il est réservé à votre secrétaire ?

— Ma secrétaire s'assoit sur mes genoux.

— Je comprends. »

Kathryn esquissa un sourire. Je le lui renvoyai et dis :

« Si on arrêtait de plaisanter et que tu m'expliquais la raison de ta visite ?

— Je voulais voir ton bureau. Tu ne me l'avais jamais fait visiter.

— Il n'y a pas grand-chose à visiter.

— Je vois ça, dit-elle. Un ou deux cadres et une carpepe ne feraient pas de tort. Ça ajouterait un peu de couleurs.

— Ça ne changerait rien. Les gens qui viennent ici sont aussi à l'aise que dans un salon funéraire. Et puis ?

— Et puis quoi ?

— La raison de ta visite ?

— J'aurais une affaire à te confier, si tu n'es pas trop occupé.

— Je croyais qu'on avait arrêté de plaisanter. »

Je sortis mes Grads et les tendis à Kathryn. Elle déclina mon offre. Je m'en allumai une.

« Je pensais que les détectives fumaient la pipe, dit-elle en m'observant.

— Seulement dans les livres. C'est pour toi ou pour une amie ?

— Une amie.

— J'espère que tu ne me racontes pas d'histoires.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il y a des gens à qui il arrive des choses désagréables ou embarrassantes et ils prétendent que c'est arrivé à un ami.

— Non, je suis vraiment ici pour une amie, dit Kathryn.

— Elle a un nom, cette amie ?

— Clémence. Je t'ai sûrement déjà parlé d'elle.

— Pas que je me souviens, non, dis-je. Quel est son problème ?

— À vrai dire, ce n'est pas vraiment un problème. Et ça ne la concerne pas directement.

— Je commence à me demander ce que tu fais ici.

— Écoute bien. Je ne connais pas tous les détails de l'histoire, mais tu vas comprendre. »

Elle fixa la lampe sur le bureau, le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées. Je tirai une bouffée de ma cigarette.

« Il y a deux semaines, un homme se faisant appeler Jean-Charles Gouin de Fontenailles a débarqué à Joliette – c'est là que Clémence habite – et il s'est installé à l'hôtel. Dès son arrivée, il s'est informé pour savoir si le maire aurait l'amabilité de lui accorder un entretien. C'est un monsieur très distingué, à ce que Clémence m'a dit, très bien éduqué. Le maire a accepté de le rencontrer et l'homme lui a demandé de financer un projet de développement immobilier supposément révolutionnaire. Le maire a été enchanté par la proposition.

— Comment se fait-il que ton amie soit au courant de tout ça ? demandai-je.

— Toute la ville ne parle que de ça. Le mari de Clémence – Jacques, qu’il s’appelle – n’aime pas le comte de Fontenailles.

— Il est comte ?

— Hm-hm.

— Impressionnant. Pourquoi Jacques ne l’aime pas ? Il déteste les comtes en général ou ?...

— Non, dit Kathryn, il pense qu’il manigance quelque chose.

— Comme quoi ? »

Elle fit la moue, haussa les épaules.

« Il n’a pas d’idée précise. C’est un *feeling* qu’il a.

— J’aimerais bien avoir un sixième sens, moi aussi. Je suis censé faire quoi, là-dedans ?

— Voir si le comte est sincère.

— Qui dit qu’il est malhonnête ?

— Réfléchis une minute, dit Kathryn. Un inconnu se pointe en ville, il joue de son charme et met le maire et les habitants dans sa poche. Il loge à l’hôtel le plus chic gratuitement – c’est le maire qui paie sa chambre – et il est invité dans toutes les soirées organisées par la petite bourgeoisie.

— Pourquoi Jacques ne s’adresse pas à la police ?

— Qu’est-ce que la police pourrait faire ? Personne n’a commis de crime. C’est pour cette raison que Jacques veut qu’un détective privé fasse enquête.

— Et c’est moi l’heureux élu.

— Ça, c’est à toi de décider. Jacques est prêt à payer tes honoraires habituels.

— Il ne veut pas vérifier d’abord si je suis compétent ou non ? m’informai-je.

— Ça doit le rassurer de savoir qu’il s’agit du mari d’une amie de sa femme. Et Clémence a mentionné que le temps pressait. »

J'écrasai méticuleusement ma cigarette. Le comte de Fontenailles ne piquait pas ma curiosité plus que ça et Joliette, avec toute cette neige, n'était pas à la porte.

« Si tu hésites, dit Kathryn, j'ai un argument qui pourrait te convaincre d'accepter.

— Il est mieux d'avoir du poids.

— Si tu acceptes, je t'accompagne.

— Pas mal. »

Pas mal du tout, même.

« Je savais que ça t'intéresserait. Ça fait un bail que je n'ai pas vu Clémence. Le téléphone, ce n'est pas pareil.

— C'est la seule raison ?

— Eh bien, je pourrais toujours te donner un coup de main. Deux têtes valent mieux qu'une, à ce qu'il paraît.

— C'est gentil. Mais je travaille seul.

— Je connais Joliette comme ma poche.

— Je suis certain que je vais trouver mon chemin.

— Je te tiendrai compagnie pendant le voyage.

— Ma voiture a une radio.

— Hum, fit Kathryn en prenant un air impressionné, je pense que le comte n'aura pas le dernier mot.

— J'ai l'habitude de mener des interrogatoires serrés. On part quand ?

— Samedi matin, si tu veux. Jacques veut te rencontrer au plus vite.

— Parfait, je n'ai rien au programme en fin de semaine. Je te prends chez toi à huit heures ?

— OK pour huit heures. Je vais appeler Clémence pour lui annoncer notre arrivée. Bon... »

Kathryn consulta sa montre.

« Il faut que je me sauve.

— Déjà ?

— Eh oui. Un rendez-vous. Je suis en congé pour quelques jours et j'en profite pour régler certaines petites choses. Et je ne veux pas te déranger plus longtemps.»

Elle repoussa sa chaise. Je la reconduisis à la porte et l'ouvris pour elle.

«Qu'est-ce que je devrais mettre dans ma valise ?

— Juste une brosse à dents. Tu es le meilleur détective en ville. Je suis certaine que tu auras résolu le mystère du comte de Fontenailles avant dimanche soir.

— On verra. Tu vas revenir ? J'aime ça quand tu me déranges.»

Là-dessus, elle traversa la salle d'attente, saluant Emma au passage. Emma la suivit du regard.

«Une amie ? me demanda-t-elle tout en connaissant la réponse.

— Si on veut. On part à la chasse au comte à Joliette en fin de semaine.

— Ç'a l'air amusant.»

Elle appuya le menton au creux de sa main et se mit à tapoter le bloc-notes devant elle avec un crayon.

«Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire de bon ?

— Oh, je ne sais pas, dit-elle sans grand enthousiasme. Pelleter ?

— C'est un bon exercice. Mais n'oublie pas d'attendre deux heures après avoir mangé.

— Ce n'est pas quand on va nager, ça ?

— Peut-être. Je ne me rappelle plus.

— Je ne pourrai pas de risque. Je ferai un bon-homme de neige.»

CHAPITRE 2

J'allai chercher Kathryn à la maison de chambres où elle logeait à l'heure convenue, rangeai sa valise à côté de la mienne dans le coffre de la Studebaker et on prit la route. La neige recouvrait les champs. Les bâtiments agricoles et les arbres qu'on croisa à l'extérieur de Montréal surgissaient de l'horizon blanc comme des spectres. À certains endroits, même la route disparaissait sous la neige. Je levai le pied à ces endroits au cas où la neige aurait dissimulé des plaques de glace. Autrement, la route était belle.

Kathryn me parla de Clémence. Leur amitié remontait à l'enfance, elles avaient grandi dans le même quartier. À l'adolescence, elles avaient fréquenté les mêmes garçons. Elles avaient eu un œil sur Jacques toutes les deux, mais celui-ci avait choisi Clémence. Puis Kathryn avait rencontré l'homme qui allait devenir son premier mari et, après les noces, elle l'avait suivi à Montréal. Au cours des premières années, les deux femmes s'étaient donné rendez-vous pour échanger les dernières nouvelles. Puis le temps avait fait son œuvre et les coups de téléphone avaient remplacé les rendez-vous. On aurait dit une relation à laquelle aucun des deux amis ne veut mettre fin.

« Elle est au courant, pour nous deux ? demandai-je.

— Oui. Pour l'accident de Gérard et tout le reste. On se parlait régulièrement, à l'époque. Mais elle ne sait pas qu'on s'est séparés et qu'on essaie de se raccommoder.

— Comment ça se fait que Jacques sait que je suis détective privé ?

— Clémence m'a demandé si tu travaillais toujours à la Sûreté. Elle a dû répéter l'information à Jacques. Élémentaire, mon cher Stan, ajouta Kathryn à la blague.

— C'est gentil qu'il ait pensé à moi. C'est quel genre de femme, Clémence ?

— À l'époque, c'était une fille qui avait du chien. On se tenait en groupe, comme tous les jeunes, et c'est elle qui décidait de tout, nous, on ne faisait que la suivre. C'est elle qui a allumé une cigarette la première dans la cour de l'école, qui a sorti avec un garçon la première et qui s'est mariée la première.

— Et aujourd'hui ?

— Au téléphone, elle avait l'air de s'ennuyer. Elle étirait nos conversations jusqu'à ce que les deux oreilles m'en chauffent. En passant, je lui ai dit qu'on pouvait loger à l'hôtel, mais pour elle il n'en était pas question.

— Je ne voudrais pas qu'on s'impose.

— Moi non plus. Mais elle a dit qu'il n'y avait pas de problème. »

La route tournait. À la sortie de la courbe, l'arrière de la Studebaker dérapa quelque peu. Un coup de volant et je la stabilisai sans peine.

« Et Jacques, lui ? repris-je.

— Pourquoi tu me poses toutes ces questions ?

— La radio ne fonctionne plus.

— J'ai bien fait d'insister pour venir, dit Kathryn.

Tu aurais parlé tout seul.

— Ça m'arrive parfois.

— C'est un signe de folie, à ce qu'il paraît.

— Alors je suis mûr pour Saint-Jean-de-Dieu. Non seulement je parle tout seul, mais je me fâche et je dis des gros mots.»

Elle réfléchit une seconde.

« Jacques a grandi dans une des familles les plus connues de Joliette, les Durand. Ses parents s'impliquaient beaucoup dans la communauté. Ils habitaient une grosse maison – un château, comparativement aux autres – et Jacques avait sa propre voiture à seize ans – un cadeau de son père. Il m'emmenait en promenade dedans. Il a fait son cours classique, des études en droit.

— Donc, il est avocat.

— Eh oui. Comme l'étaient son père et son grand-père.

— Il a été obligé de suivre cette branche-là ?

— Il n'avait pas vraiment le choix, dit Kathryn en observant le paysage. Il disait qu'il avait ça dans le sang. À dix ans, il s'enfermait dans le bureau de son père pour feuilleter ses livres.

— Ç'a l'air d'un gars amusant.

— C'était un garçon sérieux, qui avait un but précis dans la vie.

— C'est pour ça que tu avais l'œil dessus ?»

Kathryn fixa mon profil d'un œil amusé.

« Jaloux ?

— Pas du tout.

— Ah non ?

— Non. Je me demandais pourquoi il t'attirait. Il me donne l'impression d'avoir été un rat de bibliothèque.

— Ce n'était pas un rat de bibliothèque. C'était un excellent danseur, entre autres choses.

— Quelles autres choses ?»

Elle esquissa un sourire énigmatique et se replongea dans la contemplation du paysage.

«Je te taquine.»

Elle pouvait continuer si elle le voulait.



Il avait neigé davantage à Joliette qu'à Montréal et, à en juger par le paysage, les autorités avaient été prises de court. On avait seulement repoussé la neige sur le bord des rues. Les voitures étaient stationnées à toutes sortes d'angles bizarres autour de ce que les habitants appelaient la place du marché. On n'avait pas déblayé les rues dans les quartiers. Il n'y avait que deux sillons tracés par les pneus et le bruit de la neige qui frottait contre le dessous de la Studebaker avait quelque chose de lugubre.

Nos hôtes habitaient à deux pas du parc Lanaudière. Leur demeure était une des plus belles du voisinage. C'était une maison basse, toute en long, qui semblait écrasée sous son toit en pignon. Elle était juchée sur une petite colline, à moitié cachée par une haie de cèdres. On avait passé les cèdres au sécateur et, recouverts de neige, ils ressemblaient à d'énormes boules de glace à la vanille. On accédait à la porte par un escalier muni d'une seule rampe.

Je garai la voiture devant la maison, deux pneus grimpés sur le banc de neige qu'il y avait là. Une âme charitable avait déblayé les marches du petit escalier. On les gravit et Kathryn enfonça la sonnette. Au bout de ce qui sembla une éternité, à cause du froid, une fillette entrouvrit la porte. Elle était à peine plus haute que la poignée. Ses cheveux formaient une frange au-dessus de ses grands yeux bruns.

«Ta maman est là?» lui demanda Kathryn.

La fillette hocha la tête.

«Va la chercher, tu veux bien? Dépêche-toi, tu vas prendre froid.»

Une voix s'éleva soudain de l'intérieur de la maison :
« Justine ? Qui est là ? »

La porte s'ouvrit toute grande et une femme nous dévisagea tour à tour. Sa figure se fendit d'un sourire radieux quand son regard se posa sur Kathryn. C'était Clémence, de toute évidence. Elle nous dit de ne pas rester là, qu'on attraperait notre coup de mort. Dans le vestibule, j'enlevai mes claques et déboutonnai mon pardessus, tandis que les deux femmes refaisaient connaissance.

Clémence Durand était toute petite. Elle avait une peau claire constellée de taches de son, des yeux émeraude derrière de longs cils roux. C'était une de ces femmes qui ne paraissent jamais jeunes mais qui, d'un autre côté, ne semblent jamais vieillir. Kathryn s'occupa des présentations. Clémence Durand me débarrassa de mon feutre et de mon pardessus en nous demandant si on avait fait bon voyage, si la route était déneigée, s'il faisait plus froid ici qu'à Montréal.

Les éclats de voix avaient attiré d'autres habitants de la maison : deux enfants, un garçon et une fille. Aucun signe de Jacques.

« Où est l'homme de la maison ? demandai-je à l'hôtesse.

— Dans son bureau, avec maître Faucher. Si vous voulez le rencontrer tout de suite...

— Je ne voudrais pas le déranger.

— Non, ça va. Julien va vous montrer le chemin. Julien... »

Je suivis le garçon à l'étage. Un corridor moqueté et flanqué de portes qui ressemblait à un couloir d'hôtel s'étendait au sommet de l'escalier. Des éclats de voix retentissaient derrière la dernière porte, au bout. Ils appartenaient à deux hommes qui ne semblaient pas de bonne humeur.

Julien cogna. Le silence se fit soudain.

« 'pa ? dit Julien.

— Quoi ? dit brusquement une des voix.

— Le détective privé est arrivé.

— Il est avec toi ?

— Oui. »

Le propriétaire de la voix poussa un soupir mêlé d'un grognement.

« Bon... aussi bien le faire entrer... »

Le garçon m'ouvrit la porte comme un domestique et j'entrai. Un bureau en acajou dominait la pièce. Il y avait de la paperasse et des livres partout, sur les tables, les chaises, les rayons de la bibliothèque qui recouvrait tout un mur. Les fauteuils en cuir avaient l'air d'avoir coûté cher. Le tapis et les rideaux foncés assombrissaient la pièce et lui donnaient un côté quasi ecclésiastique.

Tandis que j'observais les lieux, les deux hommes m'examinèrent. L'homme derrière le bureau était en bras de chemise, la cravate en bataille. Il portait une moustache en brosse et deux grosses valises sous ses yeux bleus. Il avait les épaules voûtées et quelques kilos en trop, tous au-dessus de sa boucle de ceinture.

L'autre homme avait gardé son veston, et sa cravate était bien en place, le nœud impeccable. Il demanda à l'homme en bras de chemise :

« C'est quoi cette histoire de détective, Jacques ?

— Pas de tes oignons, grogna-t-il.

— Il est ici pour enquêter sur le comte, c'est ça ?

Tu l'as engagé pour ça, avoue-le.

— Ben oui, si tu tiens absolument à le savoir. »

Jacques Durand se tourna vers moi.

« Stan, c'est ça ? Assis-toi, fais comme chez toi. Je te présente Georges Faucher, le notaire de la ville. »

Je saluai le notaire d'un signe de la tête et m'assis dans le fauteuil que mon hôte désignait de la main.

« Si tu penses que le maire Laporte va payer ses frais..., reprit maître Faucher.

— Je ne m'attends pas à ce qu'il débourse une maudite cenne. Il est amoureux du comte, lui aussi.

— Le maire, amoureux du comte ! dit maître Faucher en s'esclaffant.

— Il n'en voit plus clair, comme tout le monde ici.

— Tu veux que je te dise une chose, Jacques ?

— Quoi ?

— Ça ne va pas te plaire, mais c'est la vérité.

— Envoye, vas-y, rétorqua Durand avec un air de défi.

— Tu es jaloux de monsieur le comte.

— Jaloux, moi ? Tu es devenu fou ? »

Le notaire Faucher esquissa un petit sourire. Grand et bien droit, il me faisait penser à un acteur d'Hollywood à la retraite. Ses traits avaient commencé à s'affaïsser, mais il paraissait toujours bien. Ses cheveux noirs comme du charbon avaient un peu de gris aux tempes, comme certaines femmes aiment.

« Oh, ne me raconte pas d'histoires, Jacques. Tu as toujours rêvé d'être du bord du maire, ce serait le meilleur moyen de mettre un pied dans la porte de la mairie. Tu aimerais ça te lancer en politique, hein ? Mais tu n'en as plus les moyens. En étant son bras droit, tu pourrais tirer quelques ficelles et ça ne coûterait pas un sou.

— Tu as du front tout le tour de la tête de me dire ça, répliqua Durand.

— Je t'avais averti que ça ne te plairait pas.

— Après ce que j'ai fait pour ton gars, c'est comme ça que tu me remercies ?

— Je ne savais pas que je devais te renvoyer l'ascenseur. Je pensais que tu faisais juste ton travail en bon avocat consciencieux. »

Durand serra les dents, son visage prit des couleurs, le rouge surtout. Je m'étais tapé près de deux heures de voiture pour assister à une séance de crêpage de chignon ?

« Je ne te demande pas de me renvoyer l'ascenseur, dit-il. Je pensais seulement que je pouvais compter sur ton appui.

— Pour faire quoi ? T'aider à convaincre le maire Laporte de laisser tomber le comte pour toi, c'est ça ?

— Ouvre-toi les yeux, cibole ! Il lui mange dans la main.

— Mais non, il ne mange dans la main de personne. Ce sont des idées que tu te fais, Jacques. Va faire le tour du pâté de maisons. Le grand air va t'aérer le cerveau. Tu passes trop de temps enfermé ici.

— Tu es comme les autres, Georges, tu n'es plus bon à rien.

— Je te demande bien pardon », dit maître Faucher d'un air indigné.

Jacques Durand se laissa choir dans son fauteuil et le fit pivoter, nous tournant le dos. Il dit au notaire d'une voix calme :

« Tu es amoureux du comte, toi aussi. Va-t'en.

— Qu'est-ce que tu as contre lui, hum ? Tu as des preuves qu'il est en train de nous arnaquer, comme tu le prétends ? Je disais ça comme ça, que tu étais jaloux, mais je commence à croire que j'ai mis dans le mille.

— Va-t'en ! cria Durand. Tu ne m'as pas entendu la première fois ? Je ne veux plus te voir la face ici. »

Maître Faucher fixa un moment la tête de Jacques Durand, qui pointait au-dessus du fauteuil. Puis il tourna les talons et quitta la pièce, le corps raide.

Un autre moment s'écoula. Je passai le temps en m'allumant une Grads. Puis mon hôte me demanda :

« Tu as aimé le spectacle, Stan ?

— Il manquait juste un numéro de claquettes.»

Il refit pivoter son fauteuil pour me faire face. Il était écrasé dedans et se tripotait la lèvre inférieure. Il portait une grosse bague à l'annulaire de la main droite. Son visage ne ressemblait plus à une tomate.

« On ne voit pas les choses du même œil, Georges et moi.

— J'ai cru remarquer. Dommage qu'il soit parti, j'aurais pu lui poser quelques questions.

— Tu t'en occuperas tantôt. Kathryn t'a mis au courant de la situation, j'imagine ?

— Brièvement. Pourquoi pensez-vous que le comte de Fontenailles a une idée croche derrière la tête ?

— Je ne lui aime pas la face.

— Pas fort comme argument.

— Tu dis ce que tu penses, fit Jacques Durand avec un sourire en coin. J'aime ça. On va bien s'entendre.»

J'en étais moins certain que lui, mais je répondis quand même :

« Il ne devrait pas y avoir de problème, je suis un gars sociable. Et puis ?

— Le comte a préparé son coup. Il avait un plan. Il avait les plans de son projet immobilier en main et il est allé voir directement le maire pour lui jouer son petit numéro.

— Ce n'est pas un comte, d'après vous ?

— Il n'est pas plus comte que mes fesses, affirma Durand. La façon dont il s'exprime... personne ne parle de cette façon-là, même pas un comte ou un duc ou je ne sais pas quoi. On dirait un acteur qui récite un texte.

— C'est quoi, cette histoire de projet immobilier ?»

Durand esquissa une moue et répondit en tripotant sa bague ornée de grosses initiales, JD.

« Je ne sais pas exactement. Une histoire de maisons préfabriquées... Il veut faire construire une usine à

l'extérieur de la ville pour réaliser les panneaux. Georges connaît tous les détails.

— Le notaire est proche du maire ?

— C'est son petit chien de poche, oui », répliqua Durand d'une voix dédaigneuse.

Il fit pivoter son fauteuil d'un quart de tour, posa un talon sur le coin d'une petite table et regarda par une fenêtre.

« Si tu veux un verre, sers-toi. Il y a tout ce qu'il faut dans la bibliothèque.

— Je n'ai pas l'habitude de m'enfiler un whisky après le déjeuner.

— Comment tu comptes procéder ? Tu vas aller voir directement le comte ?

— Non, trop risqué, dis-je en tirant une bouffée de ma Grads. Si c'est un imposteur, il pourrait prendre peur et se tirer d'ici.

— C'est ce que j'avais pensé.

— Dites-moi, il se brasse de gros sous dans cette histoire-là ?

— Et comment ! Le comte n'a pas une cenne — enfin, il dit qu'il a des millions en banque, mais qu'il ne peut pas y toucher à cause d'un point de détail... *Anyway*, il a convaincu le maire de financer une partie de son usine et le maire a tout de suite appelé à Québec. Les terrains où le comte veut faire construire son usine appartiennent au provincial. Le maire a eu le OK et il a demandé aux échevins de prendre l'argent de la petite caisse et de le prêter au comte. Ils vont passer au vote lundi. »

Je réfléchis là-dessus une minute. Le comte était apparemment un bon vendeur.

« Je vais poser des questions à gauche et à droite, essayer d'en apprendre un peu plus sur le comte. Je vais devoir le rencontrer à un moment donné, par contre. Vous savez quelque chose sur lui qui pourrait m'être utile ?

— Non, rien.

— Vous n'avez pas essayé d'en apprendre un peu à son sujet ?

— Ben oui, qu'est-ce que tu penses ? répliqua Durand. Mais tout le monde est hypnotisé par le comte — même le curé a les yeux dans la graisse de bine quand il parle de lui —, et personne n'a voulu répondre à mes questions. »

Peut-être que les gens ne voulaient pas coopérer parce qu'ils n'aimaient pas ses manières. Personnellement, je n'en raffolais pas.

« Je vais me renseigner.

— C'est pour ça que je te paie. Combien tu charges, au fait ?

— Quinze dollars par jour, plus les dépenses.

— Pas de problème.

— Vous n'êtes pas intéressé à savoir si je les vaux ?

— J'ai déjà vu ton nom une couple de fois dans le journal. Coveleski, ce n'est pas un nom qui s'oublie facilement... Et puis je n'ai pas le temps de magasiner un détective privé. On se met au travail ?

— On ?

— Je vais te servir de guide », fit Durand en se hissant hors de son siège.

J'écrasai mon mégot et on descendit au rez-de-chaussée. Les femmes étaient assises dans un grand salon double dont une moitié servait de salle à manger. Un nécessaire à café s'étalait sur une table devant leurs genoux. Les meubles étaient en bois foncé et il y avait de la dentelle blanche sur le dossier des chaises et sur les tables. Tout avait l'air vieux et coûteux. Une fenêtre qui occupait presque tout un mur donnait sur le parterre blanc devant la maison.

« Un café, messieurs ? nous demanda Clémence Durand.

— Non », marmonna son époux.

Je déclinai aussi l'offre, plus poliment.

« Qu'est-ce que tu as dit à Georges pour qu'il file comme ça, Jacques ? lui demanda-t-elle. Il avait l'air en beau fusil.

— Je lui ai dit qu'il était hypnotisé par le comte et de sacrer son camp.

— Ce n'est pas bien gentil.

— Ouais, eh ben, toute vérité n'est pas bonne à entendre. En passant, merci d'avoir fait monter Stan à mon bureau. »

Elle se raidit dans le canapé.

« Il voulait te voir, dit-elle en haussant le ton. C'est quoi le problème ?

— Tu aurais pu attendre que Georges soit parti.

— Pourquoi ? Votre rencontre était top secret ?

— Non, mais là, il va aller bavasser au maire et il pourrait essayer de mettre des bâtons dans les roues à Stan !

— À t'entendre, ils sont tous les deux de connivence, lui et le comte. Tu n'exagères pas un peu ?

— Bah ! Tu ne connais pas toute l'histoire... »

Clémence Durand baissa la tête. Un sourire fugitif passa sur ses lèvres. Elle reprit tout bas :

« J'en saurais peut-être un peu plus si tu me parlais de temps en temps.

— Ah, ce n'est pas le moment, dit son mari d'un ton ennuyé.

— Ce n'est jamais le moment. »

Kathryn fixait sa tasse d'un air embarrassé. N'ayant pas de tasse, je fixai le tapis.

« Allez, Stan, on y va », fit Durand.

Il m'agrippa un coude et m'entraîna vers le vestibule.

« C'est ça, marmonna son épouse, fais comme d'habitude, va-t'en. »

Il feignit de ne pas l'avoir entendue, mais son visage le trahit.



Le moteur de la Studebaker toussota comme un tuberculeux. Je levai le pied de la pédale d'embrayage et appuyai sur l'accélérateur deux, trois fois et le moteur se mit à ronronner. Jacques Durand, assis à ma droite, se frotta les mains, les porta à sa bouche et souffla dedans. Il avait sur la tête une casquette avec des cache-oreilles qui se rabattaient de chaque côté de son visage.

« On va aller au Château Windsor, dit-il. C'est l'hôtel où loge le comte. Eugène, le fils du propriétaire, fait souvent ses commissions.

— OK. Il n'est pas intimidé par les détectives privés ?

— Je serai là. Il va répondre à tes questions. »

Il allait sûrement jouer la carte de l'intimidation. C'était le genre de type à jouer cette carte-là.

Je suivis ses indications et on se faufila dans les petites rues du quartier. L'une d'elles débouchait sur la place du marché, le centre névralgique de la ville. On y trouvait différents commerces, comme une boucherie, en plus du poste de police et de la caserne des pompiers. L'été, les cultivateurs de la région venaient étaler leurs produits au centre de la place.

Le Château Windsor se dressait à deux pas de là. Tout en long, il comportait deux étages, et une marquise protégeait l'escalier qui menait au hall d'entrée. Le propriétaire devait en prendre un soin jaloux pour qu'il soit digne de son nom. L'été, il devait y avoir des fleurs à chaque fenêtre et à chaque balcon et les arbustes devaient être taillés toutes les semaines.



MAXIME HOUDE...

... est né en 1973 dans la métropole québécoise et il y demeure depuis. Il a complété des études en traduction à l'Université de Montréal et occupé pendant quelques années un poste à l'édifice Wilfrid-Derome, le grand quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal. Quand il ne travaille pas, Maxime Houde consacre son temps à la rédaction des aventures de son personnage Stan Coveleski, détective montréalais des années quarante, dont le présent volume constitue la quatrième enquête.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |

040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	<i>(N) Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	<i>(N) Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

LE PRIX DU MENSONGE
est le quatre-vingt-quinzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



« DE TOUTE ÉVIDENCE, HOUDE A LE
POTENTIEL DE DEVENIR RAPIDEMENT
L'UN DES MAÎTRES DU GENRE CHEZ
NOUS. »

ALIBIS

Le Prix du mensonge

Stan Coveleski n'est pas mécontent: Kathryn, sa femme, lui a proposé de passer une fin de semaine à Joliette chez une ancienne amie, Clémence Durand. Le mari de celle-ci, Jacques, qui est avocat, aimerait qu'un détective enquête sur le comte de Fontenailles, un promoteur récemment arrivé dans la région. Selon l'avocat, il s'agit d'un escroc.

À leur arrivée, Clémence accapare aussitôt Kathryn pendant que Coveleski a droit aux discours amers et tonitruants du mari. C'est d'ailleurs en sa bruyante compagnie que le détective amorce son enquête. Or, tous ceux qu'il rencontre n'ont que des bons mots à l'égard du comte, au grand dam de Durand, et Coveleski n'est pas loin de croire que l'avocat est jaloux de l'estime que les gens portent au comte.

Mais, dans la soirée, Coveleski est agressé par deux individus, qui le somment de quitter Joliette, puis un meurtre secoue la petite ville ensevelie sous la neige. L'affaire serait donc plus sérieuse qu'il ne le croyait?

Il faudra la soudaine disparition de Kathryn pour que Coveleski réalise enfin ce qui se passe: ce qu'il pensait être un simple voyage d'amoureux est en voie de se transformer en un terrible cauchemar!

TEXTE INÉDIT

13,95 \$



9 782896 154043 Extrait de la publication 7,90 € TTC

